

# Et si on relisait François Villon, le premier poète maudit ?

Youness Bousenna



*La mort et l'avocat - Danse macabre de Francois Villon, XVe siècle.*  
© Gusman/Leemage

**Bandit implorant la grâce, François Villon reste dans la légende comme le premier poète maudit. La parution de ses œuvres complètes en Folio offre l'occasion de se plonger dans sa poésie crue et sensible qui, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de la puissance de son verbe.**

François Villon est une présence qui traverse les siècles. Six, très exactement. Il est né l'année où l'on brûlait Jeanne d'Arc à Rouen, en 1431, mais ses mots, encore en ancien français, nous parlent toujours. Et l'homme, recouvert par tant de légendes depuis Rabelais, nous touche encore. Villon est un mauvais garçon, mais il ne cesse d'implorer le pardon. Ainsi des deux vers qui entament sa *Ballade des pendus*, les plus célèbres de son œuvre : « *Frères humains, qui après nous vivez, / N'ayez les cœurs contre nous endurcis.* »

Frères humains : deux mots comme un manifeste de la Renaissance qui arrive ; deux mots comme une supplique qui dresse une fraternité par-dessus le temps, par-delà le

mal – Jonathan Littell n’entame-t-il pas la gigantesque confession de Maximilien Aue, officier nazi qui va nous livrer sa vie dans *Les Bienveillantes* (2006), par ces mots : « *Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s’est passé* » ?

Lui aussi, Villon, a fait le mal – et le mal a fait sa ruine. Né à Paris d’une mère pauvre et certainement orphelin de père, François de Montcorbier doit son éducation à un lointain parent dont il prendra le nom, Guillaume de Villon. Ce clerc aisé du Quartier latin, où sont les universités et le savoir, lui offre la possibilité d’étudier. François obtient un prestigieux grade de maître ès arts qui lui ouvre la possibilité de carrières prestigieuses. Mais il travaille peu et se rit du savoir figé de l’université : il préfère les tavernes. Là-bas, il joue, boit, se bat, fréquente prostituées et petits bandits et puise, de cette contre-université, le sel d’une poésie qui en fera l’envers égrillard de la chaste poésie de son temps.



*Danse macabre* - bois gravé du 15<sup>e</sup> siècle qui illustre un recueil de poèmes de François Villon.

© Gusman/Leemage

Car Villon tire de sa mauvaise vie la profondeur brute de son œuvre si brève, de 3 326 vers à peine, autant que la richesse d’une langue qui délaisse tantôt le verbe raffiné pour l’argot – qu’il utilise en particulier dans les ballades de *Jargon et jobelin*, et dont le contenu déjà obscur à la haute société de jadis est devenu presque intraduisible. Avec ce verbe cru, il brosse des portraits sarcastiques, se moque de tout ce peuple d’en haut et d’en bas qu’il côtoie sur la rive gauche.

Et laisse percer, à travers ses saillies, des considérations plus âpres sur le passage du temps et la fugacité de la jeunesse. Ainsi, faisant parler « la belle Heaumière », une prostituée connue de son temps, il évoque la beauté fanée par la vieillesse : « *Je reste là, vieille, les cheveux blancs, / Quand je pense, hélas ! au bon temps, / À ce que j’étais alors, à ce que je suis devenue ! / Quand je me regarde toute nue.* »

## Rixes et cambriolages

Les vers amers de Villon laissent souvent place au chagrin. Dans *Le Lais*, il attribue son premier exil de Paris à une déconvenue. Amoureux d'une femme qui l'a quitté pour un rival plus riche, il a été condamné à être attaché à une charrette et frappé à coups de battoir de lavandière à chaque carrefour du Quartier latin pour avoir crié devant la porte de sa belle. Humilié, il en tire des vers pleins de désillusion qui rompent avec le style courtois représenté par l'autre grand poète de son siècle, Charles d'Orléans.

Le pauvre Villon, qui a perdu sa carrière dans les tavernes interlopes de la rive gauche, va définitivement y perdre sa vie. À 24 ans, il tue un prêtre d'un coup de couteau au cours d'une rixe ; puis, après avoir obtenu une grâce, il cambriole les coffres du collège de Navarre le soir de Noël 1456.

C'est alors que le jeune François devient le légendaire Villon, c'est-à-dire le premier poète maudit. Une vie d'errance commence pour échapper à une justice encore régionale ; il tente sans succès de devenir le protégé du duc d'Anjou puis de Charles d'Orléans ; se retrouve plusieurs fois emprisonné – et même torturé. À chaque fois, Villon échappe à l'exécution par chance (l'amnistie liée au sacre de Louis XI, une naissance royale...). Après quatre ans d'exil, il rentre à Paris et rédige son plus long poème, *Le Testament*, inspiré par les regrets de sa vie perdue : « *Voici, en fait, ce qu'il fut : / À sa mort, il n'avait qu'un haillon ; / Et jusqu'à sa dernière heure, la flèche / De l'Amour le torturait encore.* » Villon a 30 ans seulement mais, acculé à une vie de clandestinité et de solitude, il est désespéré.

## Disparu sans laisser de trace

À peine son *Testament* écrit, il connaît encore la prison pour un vol, puis une rixe, et se retrouve, alors, condamné à la pendaison. C'est la perspective infamante de cette mort laissant le cadavre se décomposer à la vue des passants qui lui inspire son plus célèbre texte, la *Ballade des pendus*, dans lequel il demande une énième miséricorde aux hommes et implore au Seigneur de lui épargner l'enfer. Une nouvelle fois, le miracle advient : alors que ses compagnons finissent au gibet, lui fait commuer sa peine en un bannissement de dix ans de Paris.

Fidèle à lui-même, le poète écrit alors une *Ballade de l'appel* pour régler ses comptes et se féliciter de sa défense. Ce texte sera le dernier connu : nous sommes en janvier 1463 ; François Villon, qui a alors 32 ans, quitte Paris. Et personne ne saura jamais plus ce qu'il est advenu de lui.

### **Rondeau**

Mort, j'en appelle de ta rigueur,  
Toi qui m'as ravi ma maîtresse,  
Et n'es pas encore assouvie  
Si tu ne me tiens en langueur :

Depuis, je n'ai plus ni force ni vigueur,  
En quoi te nuisait-elle en vie,  
Mort ?

Deux étions et n'avions qu'un cœur ;  
Ce cœur mort, je suis forcé de mourir  
Ou bien de vivre sans vie  
Comme les images, par cœur,  
Mort !

### **À LIRE**

*Œuvres complètes* de François Villon, édition bilingue présentée et traduite par Jacqueline Cerquiglini-Toulet, éd. Gallimard, coll. Folio classique, 528 p., 8,50 €.

« *De moi, pauvre, je veux parler* ». *Vie et mort de François Villon*, biographie de Sophie Cassagnes-Brouquet, éd. Albin Michel, 352 p., 20,90 €.